

Sous nos pas résonne l'histoire

William Moss

Numéro 74, automne 1997

Vieux-Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moss, W. (1997). Sous nos pas résonne l'histoire. *Continuité*, (74), 13–16.

LE VIEUX-QUÉBEC

Sous nos pas résonne
l'histoire



Au cours des trente dernières années, les archéologues ont mis au jour de fascinants vestiges qui racontent, comme un grand livre ouvert, l'histoire de la ville de Québec. Une aventure qui nous plonge au cœur de notre mémoire collective.

par William Moss

En 1608, Samuel de Champlain découvre un site archéologique en retrouvant des vestiges laissés par « des Chrestiens » qu'il attribue à l'hivernement de Jacques Cartier en 1536!

... des vestiges comme d'une cheminée, dont on a trouvé le fondement, & apparence d'y avoir eu des fosses autour de leur logement, qui estoit petit. Nous trouvasmes aussi de grandes pièces

de bois escarrées, vermoulues, & quelques 3. ou 4. balles de canon. Toutes ces choses montrent évidemment que c'a esté une habitation, laquelle a esté fondée par des Chrestiens : & ce qui me fait dire & croire que c'est Jacques Quartier, c'est qu'il ne se trouve point qu'aucun aye yverné ny basté en ces lieux que le dit Jacques Quartier au temps de ses découvertes...

Samuel de Champlain, 1608.¹

Archéologue avant la lettre, il a sans doute déterré sans les voir des artefacts amérin-

diens en creusant le fossé de son Abitation. En tout cas, Champlain ne les mentionne pas dans ses *Voyages*. Les recherches archéologiques ont plus tard révélé une abondance de témoignages des 3 000 ans d'occupation amérindienne

Les recherches archéologiques effectuées sous la terrasse Dufferin de 1985 à 1987 ont permis de découvrir les vestiges des dépendances du château Saint-Louis.
Photo : Michel Elie, Continuité



Québec n'ont eu lieu qu'au début des années 70 avec la restauration de Place-Royale et des fortifications, la première sous l'égide du ministère des Affaires culturelles d'alors et la seconde financée par Parcs Canada. Plus tard, en 1982, la Ville de Québec, en collaboration avec le ministère de la Culture et des Communications et l'Université Laval, a assumé la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine archéologique de l'arrondissement historique. Dès lors, Québec a pris en main ses projets d'aménagement urbain et de restauration, conseillant les divers partenaires, effectuant des recherches et diffusant les connaissances acquises. Ces initiatives ont remporté d'importants succès tout en menant à la collaboration entre les pouvoirs publics et les promoteurs privés. Le patrimoine de la ville

Carte de développement polyphasé du Vieux-Québec. Cette carte indique le développement de l'arrondissement historique par périodes. Instrument de base dans le coffre à outils de l'archéologue, elle sert à localiser les sites potentiels et à communiquer aux citoyens, promoteurs, architectes et ingénieurs l'impact que peut avoir un projet de restauration ou d'aménagement sur le patrimoine archéologique.
Photo : Ville de Québec

Illustration du tout premier bâtiment érigé à Québec, l'Abitation de Jacques Cartier. L'église Notre-Dame-des-Victoires de Place-Royale en protège les vestiges.
Source : Québec, recueil monographique C. P. Volpi

sur la pointe de Québec.

Champlain était encore dans le décor — en esprit sinon en os — lorsque la science naissante des vestiges du passé a suscité en 1866 la première d'une longue série de polémiques archéologiques qui allaient se succéder dans l'histoire des fouilles à Québec. Les abbés Charles-Honoré Laverdière et Henri-Raymond Casgrain du Séminaire de Québec ont en effet provoqué la « querelle des antiquaires » en affirmant que la sépulture du fondateur de la ville avait été découverte lors de l'installation du premier réseau d'aqueduc dans la rue du Petit-Champlain, dix ans auparavant. De nombreuses recherches ont suivi et une quinzaine d'hypothèses ont été formulées jusqu'à ce jour. Personne n'a encore clos le débat. Les archéologues prennent la chose avec philosophie. Après tout, les mystères n'ajoutent-ils pas au charme du Vieux-Québec?

Cela dit, les premières recherches systématiques et structurées sous le sol de



s'en est enrichi d'autant... et parfois de façon inattendue! Levons donc un coin de voile sur le patrimoine archéologique du Vieux-Québec.

LE CHANGEMENT DANS LA CONTINUITÉ

Les recherches archéologiques ont mis en évidence une grande stabilité du tissu urbain de certains périmètres, alors que d'autres portent au contraire la marque de changements majeurs. À certains lieux, par exemple, des murs porteurs ont supporté plus de trois siècles d'histoire alors que non loin de là, des restes datant des premières années de la colonie sont retrouvés, contre toute attente, à quelques centimètres à peine des pavés arpentés depuis deux cents ans par les citoyens, les écoliers et les touristes. Ailleurs, encore, ce sont les charrettes d'hier et les autobus d'aujourd'hui qui ont pris l'habitude de

rouler sur un modeste foyer amérindien contemporain des cités de la Mycénée ou sur la sépulture d'un des premiers habitants à être né en terre d'Amérique. Partout, la profondeur temporelle — jusqu'à 8 000 ans de paléohistoire et quatre siècles d'histoire — confère une extraordinaire richesse à cette ville du patrimoine mondial.

Les fouilles et le curage d'un commerce de quincaillerie recyclé en copropriétés, rue Sault-au-Matelot, nous ont fait découvrir une continuité remarquable des constructions dans le temps. Les vestiges de l'hôtel particulier construit par Charles Aubert de la Chesnaye entre 1659 et 1679 ont en effet été systématiquement intégrés aux constructions ultérieures. Ainsi, le marchand François Perreault a aménagé une maison dans les murs mêmes de l'hôtel particulier, démembré en 1730, et les commerçants britanniques Melvin et Wills en ont fait autant lorsqu'ils firent construire, en 1780, une maison sur les mêmes fondations, laissées à l'état de ruines par les bombardements du siège de Québec. En 1860, les architectes Staveley et Dunlevie réutilisèrent à leur tour quelques murs de l'ancien hôtel particulier pour la construction de l'entrepôt de la quincaillerie Chinic, Méthot and Co. Ces vestiges, qu'on dirait indestructibles, sont une fois de plus réapparus lors de la restauration de l'immeuble Chinic!

Il existe fort probablement d'autres cas semblables : l'église Notre-Dame-des-Victoires à la place Royale incorpore selon toute vraisemblance des parties du tout premier bâtiment érigé à Québec, l'Abitation de Champlain. Si elle ne le fait, du moins en protège-t-elle les vestiges!

Malheureusement, toutes les fondations de bâtiments anciens ne connaissent pas une telle longévité. Plusieurs sites sont disparus à tout jamais à la suite de la restructuration de l'environnement urbain. C'est le cas de la ferme de Louis Hébert, le tout premier colon de Nouvelle-France, qui a été remplacée par le Séminaire de Québec. Un trésor architectural sis sur un joyau archéologique, en somme.

Une section de la maison du gendre de Louis Hébert, Guillaume Couillard, construite en 1624 et démolie à la suite de la fondation du Séminaire en 1666, a par ailleurs été mise au jour dans la cour des petits du Séminaire. Les perles de verre trouvées lors des fouilles et servant aux échanges avec les Amérindiens suggèrent que Couillard aurait tiré autant de profits de la traite des fourrures que de la culture

de ses terres. Ce faisant, il défit l'interdiction édictée par la compagnie détenant le monopole de ce commerce.

D'autres sites sont tombés dans l'oubli en raison du changement des mœurs. C'est le cas de plusieurs cimetières qui ont graduellement disparu à la suite d'un décret de 1855 interdisant les inhumations dans la ville. Des fouilles ont été réalisées sur les sites des anciens cimetières Sainte-Famille et Sainte-Anne, tous deux adjacents à la cathédrale Notre-Dame-de-Québec. Une partie du cimetière Sainte-Famille a été exhumée lors de l'élargissement de la rue Buade en 1843, mais les recherches ont démontré que d'autres sépultures y gisent encore.

LA SANTÉ EN NOUVELLE-FRANCE

Le cimetière Sainte-Anne a livré d'intéressantes informations sur l'état de santé de la population. Il ne devait pas être excellent, puisque des 225 individus exhumés dans l'ancien cimetière, 80 % n'avaient pas atteint l'âge adulte. De fait, les archéologues ont conclu que ce cimetière devait être parmi un de ces lots qu'on réservait aux enfants tellement la mortalité infantile était élevée en ces temps difficiles. De plus, comme les actes de sépulture ne renfermaient presque jamais d'informations sur les causes de décès — seulement 1,46 % des actes dépouillés indiquent la cause du décès, et pas un seul n'indique la cause de la mort d'un enfant — les recherches archéologiques comblent à cet égard une lacune importante.

L'analyse a donc révélé deux âges critiques dans la mortalité infantile : le premier correspond à la période périnatale et le second à la période de sevrage, soit de l'âge de un an à l'âge de deux ans. Des os longs et courbés indiquent une sévère carence en vitamine D, cause du rachitisme. Dans d'autres cas, des os poreux témoignent d'un grave manque de fer, responsable de l'anémie.

On croit que l'alimentation inadéquate au sevrage — on servait aux bébés une bouillie faite de farine mélangée à du lait animal — augmentait les risques de mortalité pendant la deuxième année de vie. Ces informations ont fait dire au paléanthropologue Robert Larocque que le taux de mortalité infantile élevé en Nouvelle-France était semblable à celui des communautés de la préhistoire et des pays du Tiers-Monde actuel.

LA VILLE MARITIME RETROUVÉE

Conséquence de sa position stratégique sur une voie de navigation pénétrant

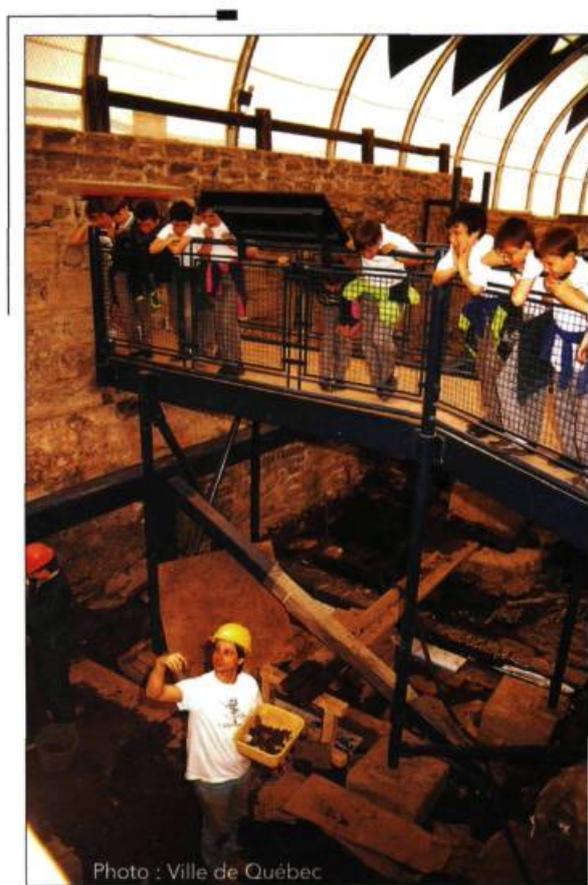


Photo : Ville de Québec

L'ÎLOT DES PALAIS

L'Université Laval a effectué un important programme de recherches sur le site du premier palais de l'Intendant devenu, en 1989, le Centre d'interprétation de l'îlot des Palais. Sur ces lieux, le visiteur entre en contact avec le pouvoir, l'histoire industrielle et le passé militaire de la capitale. Lorsque les conditions de chantier le permettent, on y organise des visites de l'endroit. Le Centre offre également aux groupes organisés un circuit d'animation de sites qui ont déjà été fouillés. Le promeneur peut aussi découvrir des modules d'interprétation archéologiques à plusieurs endroits : dans le hall de l'auberge Saint-Antoine près du Musée de la civilisation, à la place D'Youville, au nouveau Centre des congrès. Le Musée de la civilisation présente aussi une exposition permanente d'une barque découverte lors de la construction de l'édifice. Enfin, le complexe du Parc-de-l'Artillerie présente des expositions sur l'archéologie des Lieux historiques nationaux à Québec.



Même les plus humbles découvertes éparpillées ici et là sont essentielles à la connaissance des conditions de vie dans le Québec d'autrefois.

MINUSCULES TÉMOINS !

L'analyse d'écofacts, tels les minuscules pollens et graines ou les os de boucherie, fournit de précieuses données sur l'environnement naturel et sur les habitudes alimentaires des anciens. L'archéontomologiste Allison Bain de l'Université Laval a trouvé sur le site de l'îlot Hunt un insecte à valeur médicinale, le Spanish Fly, ainsi que des punaises de lit qui nous renseignent sur le niveau d'hygiène — et de déconfort — de nos ancêtres. Des carapaces d'insectes de la famille Elmidæ suggèrent quant à elles que les habitants de l'îlot devaient prendre leur eau au fleuve et confirment que cette eau était alors propre à la consommation humaine !



jusqu'au cœur du continent, la Basse-Ville a subi des transformations plus importantes que celle de la Haute-Ville. Des structures de quais mis au jour à de nombreux endroits du littoral nous en racontent l'histoire.

Les recherches sur l'îlot Hunt effectuées par l'école d'archéologie de l'Université Laval nous donnent une idée des premières phases de cette évolution maritime. Les caissons construits par Charles Aubert de la Chesnaye en 1699, et constituant l'un des premiers quais de Québec, ont été remplacés par deux avancées successives de la batterie Dauphine, en 1702 et en 1740. Cette batterie, dont une section est toujours visible à l'intérieur du Musée de la civilisation, servait aussi de quai en temps de paix.

De nombreux autres quais ont contribué à transformer la trame urbaine de la Basse-Ville vers 1830, à l'époque où Québec était le troisième port en importance en Amérique du Nord, immédiatement après New York et la Nouvelle-Orléans. Des constructions comme le quai du marchand Boisseau, situé maintenant au Musée de la civilisation (1737), l'éperon du Chantier naval royal gisant devant la gare du Palais (1739, 1742), les quais Lymburner et Monro and Bell, situés sous l'ancienne caserne Dalhousie (1780, 1808, 1830), les quais du havre du Palais, près de la Gare intermodale (1828, 1848, 1879), ou encore ceux de la Compagnie des Indes à la pointe à Carcy (1830, 1834, 1876). L'analyse éventuelle des découvertes faites sur ces sites, et sur d'autres, nous en apprendra plus sur l'adaptation des technologies maritimes aux conditions très particulières de « l'endroit où le fleuve rétrécit », sens du mot « québec » (gepeg) en langue micmaque.

Le port, cependant, n'était pas fait que de quais. Côté mer, les archéologues ont trouvé de fascinantes épaves : l'une, peut-être une goélette incendiée par les troupes du général américain Bénédicte Arnold lors du siège infructueux de 1775-1776, gît toujours devant la gare du Palais, alors que neuf barques abandonnées sur la grève vers les années 1750 ont été mises au jour

Fouilles dans la cour des petits du Séminaire de Québec. Des fouilles menées dans le cadre de l'agrandissement du Musée du Séminaire ont révélé des vestiges de la première ferme de la colonie, à quelques centimètres sous l'asphalte de la cour des petits.
Photo : Pierre Lahoud

pendant la construction du Musée de la civilisation. Côté terre, les entrepôts longeant autrefois les quais et les chemins riverains ont aussi livré leur part de secrets. Lors du recyclage de l'entrepôt Vallerand (du nom d'un grossiste propriétaire de l'endroit), les archéologues ont découvert des milliers de fragments de marchandises brisées ou invendues que le marchand jetait dans le vide sanitaire dessous le commerce. Les échantillons prélevés dans ce dépôt constituent une collection unique d'artefacts du commerce portuaire de la fin du XIX^e siècle.

DÉCOUVERTES... À REDÉCOUVRIR

La plupart des sites sur lesquels nous venons de lever le voile existent toujours dans les sols du Vieux-Québec. Mais il y en a d'autres : le fort et le château Saint-Louis (devant le château Frontenac), la potasse de Jean Talon (près de la rue Saint-Vallier), le Palais épiscopal et le premier Parlement du Bas-Canada (parc Montmorency), le monastère des Récollets (sous la place d'Armes), pour ne mentionner que ceux-là. Souvent, il faut fermer les sites une fois les fouilles terminées. Mais il nous reste les collections et, surtout, les connaissances...

Nous aurions grand tort de mépriser les humbles découvertes. Elles sont tout aussi essentielles à la connaissance des conditions de vie dans le Québec d'autrefois : égouts et canalisations, fosses d'aisance et puits, lames de sols contenant des écofacts nous fournissent de précieux renseignements sur l'environnement des temps jadis. Peut-on d'ailleurs prétendre connaître une ville d'aujourd'hui sans connaître les us, coutumes et conditions matérielles de ses habitants ? Il en va de même pour les villes du passé.

Québec fut, tout au long de son histoire, capitale, forteresse, port de mer, ville religieuse et académique, cité de palais et de châteaux et berceau de la civilisation française en Amérique. Les témoignages de ces diverses identités sont là sous nos pieds, comme une bibliothèque de terre enfouie dans les sols de la vieille ville. Il n'en tient qu'à nous de leur faire révéler leurs secrets.

William Moss est archéologue principal à la Ville de Québec.

1. Cité dans Georges-Émile Giguère, *Œuvres de Champlain*, 1973, t. 1, p. 304, 305.